



Le tsar.

Le monument du tsar Alexandre III inauguré par le tsar Nicolas II en présence de toute la famille impériale. — Photographies Suireff.



LE MONUMENT D'ALEXANDRE III A MOSCOU. — Au Kremlin : la foule assiste au défilé du cortège impérial se rendant à l'inauguration.

Pour la première fois depuis neuf ans, le tsar Nicolas II, accompagné de la tsarine, de leurs enfants, de l'impératrice douairière, est allé, la semaine dernière, à Moscou. Il y a passé, le samedi 11 juin (29 mai vieux style), à l'inauguration d'un monument élevé, au Kremlin, à la mémoire de son père Alexandre III. Tous les grands-ducs l'entouraient, debout au pied de la statue, au haut d'un socle monumental, tandis que les impératrices et les grandes-duchesses assistaient à la cérémonie d'une tente dressée à gauche du monument. Le clergé moscovite, les régiments de la garde, pré-

taient leur concours à cette solennité qui revêtait un caractère grandiose et émouvant. Le monument du Kremlin a été élevé sur l'ordre de Nicolas II qui, au lendemain de son accession au trône, avait décidé d'ériger une œuvre commémorative consacrée au « tsar pacifique et viril » Elle était achevée en 1906. Mais, vaguement, l'empereur soupçonnait, pour l'inaugurer, que la Russie, troublée pendant treize longtemps par d'inquiétantes agitations, eût recouvré son équilibre, sa sérénité. Ces temps sont venus, et Moscou a hâté à son souverain l'accueil le plus loyaliste, le plus affectueux.

trouvé à son arrivée de nombreux enfants qui se passionnaient pour la guerre, il ordonna qu'on les réunît et qu'on leur fit faire l'exercice. Puis il se décida à ouvrir une école. C'était vers le 17 mars. Le nombre des élèves s'accroît si vite que bientôt il leur fallut deux grandes tentes. Aujourd'hui, ils sont plus de 200 dans le camp arabe et de 60 dans le camp turc. Le matin, ils apprennent à lire. L'après-midi, ils font l'exercice avec des bâtons en guise de fusils; mais quelquefois, pour récompense, on leur distribue les fusils de leurs pères.

Ils vont au combat, servent de courriers et d'estafettes aux officiers qui les envoient d'un point à un autre porter un ordre, demander un renseignement. C'est merveille que de les voir courir entre les lignes. Ainsi, dans cette étrange guerre, petits enfants (il y en a là de cinq ou six ans à peine), femmes, vieillards, pas un membre de la famille arabe n'est absent au champ de bataille.



Camp à Longue amp le 14 juillet : un arabe chargé de spectateurs à la revue du 27 août devant Damas. Au premier plan, Enver bey.

En chemises, pantalons, turbans blancs, commandés par de petits sergents et caporaux de leur âge, tous ces enfants se tiennent de très bonne façon, militairement, et réclament un compliment en turc.

Les troupes régulières, les milices en burnous et chemises rouges à glaisir libre, les Kabyles se sont défilés pour la parade sur la colline qui domine le camp. Devant chaque ligne les femmes s'écrient de bleu, long voile, écheveau et frappent le talat, les poètes déclament des vers, les marchands, les saints agitent des drapeaux rouges, invoquent le nom de Sidi Abdelhamid et de Sidi el Malak, réclament les sentiers des livres saints. Sur les petits arènes les chevaux se sont assésés, plus servis que les fruits sur un pommier d'automne, plus nombreux que les branches qui ploient et essent sous eux. On dirait autant d'arbres de Gessé portant toute la descendance d'Abraham.

Entre les lignes les chefs des tribus galopent, tenant, débarrassant leurs fusils; mais on peut tout obtenir des Arabes, sauf le silence sur les rangs et de ne pas gaspiller la poudre dans une fête.

Le commandant en chef, Enver bey, suivi de ses état-major, passe sur le front de l'armée.



Les enfants de l'école du camp d'Ain el Manour présentés à Enver bey.

Tribus par tribus le défilé continue: Baranas, Hassas, Aïl Mansour, etc. D'ai trop d'écrit de tels spectacles, ils enthousiasment chaque fois à l'égale de la première, par la variété extraordinaire des attitudes, des expressions, des costumes, par l'ardeur guerrière, la couleur héroïque.

Ces Arabes ont tenté depuis quelques mois de se plier à une discipline, de s'habituer à des gestes

un commandant ou du grand commandant? « Il resta pensif un instant, puis répondit: « Je les aime autant tous deux! » Même une légende s'est répandue parmi eux, selon laquelle leur grand saint, Sidi el Malak, disparu dans l'avis de Kiron, monté au ciel sans doute, se serait réincarné dans la personne d'Enver bey pour les conduire à la victoire. Aussi croient-ils aujourd'hui lui plaire par une attitude militaire de soldats disciplinés. Mais cependant chacun veut être remarqué de lui; et les uns le saluent portant la main au cœur et au front, les autres lui sautent, tel fait une grimace ou pousse un cri, tel encore brandit son couteau, son pistolet, ou son sabre. Des enfants, des vieux tout essés, de saints marchands, extrêmement ludiques, veulent être vus, eux aussi, et défilent guerrièrement avec des bâtons, des casse-têtes, ou élevant en l'air leurs deux mains vides, fautes de mieux.

L'artillerie passe, et les canons et les mitrailleuses prises aux Italiens; enfin les enfants des écoles, très martinalement, et la cavalerie des Kabyles, au pas d'abord, puis au galop. Elle disparaît dans un nuage de poussière rouge. Je n'entends plus que des cris, je distingue quelque écoulement de sang, quelque barbouillage violent, quelque mouvement désordonné de fantasia, par hasard un visage furieux, une bouche mordant le manteau ou tenant à écheveau entre les dents.

Un grand saut mène vers le colline. Les troupes regagnent le camp, vont et viennent au milieu des tentes. En avant les canons tirant dans la direction de Derne. Le député de Benghazi, Omar Mansour pacha, parle aux tribus. De tous côtés un grand cri s'élève: « Allah, ymansour es salim ». (Que Dieu donne la victoire au saint!)

CONVERSATION AVEC ENVER BEY

L'après-midi, le commandant Enver bey m'invite à assister, à ses côtés, aux courses qui ont lieu, entre tribus, des avant-postes au camp.

Tandis que je m'entretiens avec lui et ses offi-



En ver bey interroge le plus petit enfant de l'école.

uniformes. Mais tous gardent leur type d'hommes libres, habitués à ne céder à aucune contrainte. Seule, aujourd'hui, une même passion les excite: plaire à leur chef, Enver bey... « Enver beyha », comme ils disent, trouvant le titre de bey trop mesquin pour lui. « Quel bey? quel beyha? ne disais-tu pas que l'Arabe des Baranas, c'est un roi (Malik)? » Et comme je demandais à un autre: « Lequel préfères-tu, de



Tribu arabe écoutant un discours d'Omar Mansour pacha, député de Benghazi.



Omar Mansour pacha harangue les Arabes.